

## Discours de cloture sur la classification des plantes

A. Fee

To cite this article: A. Fee (1858) Discours de cloture sur la classification des plantes, Bulletin de la Société Botanique de France, 5:6, 540-547, DOI: [10.1080/00378941.1858.10833131](https://doi.org/10.1080/00378941.1858.10833131)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1858.10833131>



Published online: 08 Jul 2014.



Submit your article to this journal [↗](#)



Article views: 11



View related articles [↗](#)

---

les montagnes voisines, la dispersion des plantes est sous la dépendance immédiate de la nature chimique des roches sous-jacentes et que l'état mécanique d'agrégation de ces roches n'exerce qu'une influence secondaire.

Faisons remarquer, avant de terminer, que, dans les mêmes conditions d'altitude et d'exposition, les collines du Kaiserstuhl ont généralement une température moyenne supérieure de deux degrés à celle des collines des Vosges et de la Forêt-Noire; observation que nous avons déjà faite pour les montagnes calcaires du Jura.

M. le Président termine la séance par le discours suivant :

DISCOURS DE M. FÉE.

Messieurs,

Un jour — et déjà plus de quarante ans me séparent de cette date — je lisais, en présence du vénérable Vauquelin, dans une société savante qu'il présidait, un petit écrit relatif à la nomenclature des plantes, et, dès mon début, je me montrais étonné que la botanique eût des détracteurs, elle dont l'étude est si attrayante.

A peine la phrase dans laquelle j'énonçais cette opinion était-elle proférée, que le célèbre chimiste, contrairement à tous les usages académiques, m'interrompit avec une énergie toute juvénile, pour combattre une assertion présentée peut-être d'une manière trop brusque et trop affirmative.

Cette interruption, que je devais, en ma qualité de botaniste, regarder comme un éloge adressé d'une manière spontanée à la science que nous aimons tous, ne prouvait pas que j'eusse tort. Les choses, même les meilleures, présentent toujours un côté vulnérable : rien, vous le savez, n'échappe à la critique. Mais, s'il est des remarques fondées en raison dont il est sage de profiter, il en est aussi d'injustes qu'il faut combattre ; la défense est un droit, et je veux en user devant vous.

Lorsque, malgré d'importants travaux, la botanique, encore dans l'enfance, marchait d'un pas timide dans la voie du progrès ; lorsqu'elle s'essayait à la physiologie par les travaux de Malpighi, de Grew et de Hales ; que Césalpin et Tournefort proposaient les premières classifications rationnelles ; que Clusius créait l'art de décrire les plantes ; que Magnol entrevoyait la méthode naturelle, plus tard pressentie par Linné et définitivement fondée par les Jussieu, on l'aimait comme on aime tout ce qui est jeune, et, d'un commun accord, elle fut saluée du nom de *science aimable*, ce qui, à vrai dire, signifiait, surtout alors, *science facile*.

En effet, naguère encore ne suffisait-il pas de quelques jours pour connaître les bases de la classification de Tournefort, fondée sur des organes très apparents, pour la détermination desquels la loupe même n'est pas nécessaire ? Au premier aspect d'une fleur, chacun pouvait se donner un

vernissés d'instruction et décider, après un très court examen, qu'elle appartenait aux Rosacées, aux Caryophyllées, aux Cruciformes ou à toute autre classe de cette facile méthode. Le système sexuel de Linné, loin d'ajouter aux difficultés, ne semble-t-il pas même en écarter quelques-unes, et, sous une apparence plus compliquée, ouvrir des routes nouvelles dans lesquelles on peut s'engager sans guide et sans craindre de s'égarer? Compter le nombre des étamines, comparer leurs dimensions, s'assurer de l'union ou de la séparation de leurs parties, reconnaître le sexe d'une fleur, puis la rapporter, suivant les cas, à la diandrie, à la didynamie, à la diadelphie, ou la reconnaître comme monoïque, n'a rien de bien embarrassant, de sorte que les plus modestes de tous ceux qui se livrent encore de nos jours à l'étude de cette ingénieuse classification, d'élèves qu'ils sont encore, se croient déjà des maîtres, et s'efforcent, souvent avec succès, d'enseigner aux autres ce qu'ils ont si facilement appris.

Mais depuis que la méthode naturelle a été fondée sur des bases qu'il est permis de regarder comme immuables, la botanique exige davantage. Ce n'est plus à la corolle, ni même aux étamines, qu'elle s'adresse uniquement. Elle soumet toute la plante à l'examen le plus attentif, analyse soigneusement la fleur, et va chercher, sous les nombreuses enveloppes qui le cachent aux regards, l'embryon végétal et ses annexes pour les étudier. La composition de l'ovaire, la situation des placentaires, le mode d'attache des ovules et leur passage à l'état de graines, tout doit être apprécié. C'est un travail fécond en découvertes merveilleuses; cependant c'est un travail, et s'il tient constamment éveillé le zèle des véritables adeptes de la science, il décourage promptement les tièdes.

Pour ajouter à ces difficultés, que nous mettons, Messieurs, au nombre de nos plaisirs, on vit en peu d'années le nombre des plantes nouvelles s'accroître au delà de ce qu'on devait attendre. Ces hôtes étrangers, ornement de nos serres et de nos jardins, agrandirent le domaine de la science. Il fallut des termes nouveaux pour décrire des formes nouvelles; les familles naturelles durent s'accroître, et les livres grossir. La botanique, devenue plus vaste, ne put décourager les personnes sérieuses, mais celles qui veulent savoir sans trop se donner la peine d'apprendre accusèrent la science d'avoir perdu ses charmes, tandis qu'au contraire elle avait ajouté à l'harmonie de l'ensemble la perfection des détails.

Ainsi donc, s'arrêtant à la surface, faute de vouloir pénétrer les curieux mystères de l'organisation végétale, les gens du monde, et parmi eux des écrivains aimés du public, proclamèrent que la botanique n'était plus qu'une science de mots, la plupart difficiles à retenir, et ressemblant à des évocations magiques. Mais, de même que les langues s'enrichissent en raison des progrès que font dans la métaphysique de la pensée, dans les sciences et dans les arts, les peuples qui les parlent, de même la bota-

rique, la zoologie, la médecine et la chimie durent étendre leur vocabulaire en se perfectionnant.

Sans doute, parmi les noms et les termes nouveaux, il en est qui sont durs et peu euphoniques; mais ouvrez les lexiques des deux langues les plus douces de l'Europe, l'italienne et la française, puis dites-nous si tous les mots en sont également sonores et harmonieux, et si l'oreille les accueille avec une égale faveur. Les termes nouveaux paraissent étranges comme la plupart des visages qui se montrent à nous une première fois: il faut les revoir pour s'y accoutumer.

Autrefois la langue latine était seule en usage dans la science, et combien de fois n'a-t-on pas crié à la pédanterie! Cependant cet usage a produit un très grand bien. Si tous les médecins et les naturalistes eussent écrit en langue vulgaire, chacun aurait travaillé isolément, et le contrôle, au lieu de s'étendre à tous les travailleurs, eût été restreint aux travailleurs de chaque pays. Il en serait résulté une grande incertitude dans l'énonciation des faits; les efforts eussent été partiels et toujours insuffisants. — Ce qui se produit aujourd'hui en quelques années eût été l'œuvre d'un siècle.

Maintenant que la connaissance des langues s'est étendue et qu'elles se sont vulgarisées les unes et les autres pour chaque peuple, on se dispense d'écrire en latin, sans qu'il puisse y avoir d'inconvénients réels. Cependant, en histoire naturelle, les ouvrages descriptifs sont encore rédigés dans cette langue, et il serait bien fâcheux qu'il en fût autrement. Les formules algébriques, les formules chimiques, les noms de plantes et d'animaux, la musique même, ne s'écrivent pas différemment dans un pays que dans l'autre, et plutôt à Dieu que ces premiers éléments d'une langue universelle devinssent plus nombreux. Assez de causes de désunion séparent les peuples; adoptons tout ce qui peut servir à les rapprocher.

Les botanistes ont deux nomenclatures: l'une vulgaire, celle de leur pays, l'autre scientifique, commune à toutes les nations civilisées. Un spirituel écrivain, lequel, comme la guêpe qu'il a prise pour symbole, promène quelque peu au hasard son aiguillon sur toutes choses, a prétendu, sans doute pour amuser ses lecteurs, que nous nous croirions compromis si nous parlions la langue de tout le monde, à ce point de dédaigner les noms des plantes les plus communes, et souvent les plus charmantes, pour substituer ceux de *Bellis*, *Chrysanthemum*, *Hesperis* et *Viola*, aux noms si populaires de *Paquerette*, de *Reine-marguerite*, de *Julienne* et de *Violette*. Il faudrait, pour justifier de pareilles assertions, que nous n'eussions jamais été jeunes. Ce sont là de simples plaisanteries, et il ne faut pas plus les prendre au sérieux que l'auteur qui cède au plaisir de les faire. Sans doute nous sommes en rapport avec la science, mais aussi avec la société, et si nous différons des autres hommes, ce n'est que par plus d'amour pour les plantes, objets de nos études favorites.

Certes, si l'on pouvait espérer de régulariser la nomenclature vulgaire, il serait utile de le tenter, afin de faire disparaître les erreurs qu'elle semble vouloir éterniser : la Rose-trémière, la Rose-de-Noël, la Rose-de-Jéricho, ne sont pas des Roses ; l'Oëillet-d'Inde n'est pas un Oëillet ; le Jasmin-de-Virginie n'est pas un Jasmin ; la Vigne-vierge est un *Cissus* ; le Laurier-Rose, un *Verium* ; le Jone-fleuri, un Butome ; l'Ortie-blanche, une Labiée. Les langues se sont constituées lentement ; elles ont précédé les sciences, et toutes se ressentent de l'ignorance des hommes qui, les premiers, s'essayèrent à les parler. Il faut peu à peu les épurer et donner à chaque mot la signification qui lui est propre. La botanique y contribuera pour une large part, tant elle occupe de place dans le langage usuel.

C'est surtout à la nomenclature des plantes exotiques que les critiques adressent des reproches. Ils auraient voulu que les noms donnés à ces hôtes nouveaux fussent tous français, courts et euphoniques, comme ceux de la Rose, du Nareisse, du Lis ou du Myrte. Mais était-ce possible ? Depuis moins d'un siècle, plus de 80,000 plantes ont pris place dans les catalogues. Pour se faire une idée de cet accroissement vraiment prodigieux, il suffira de comparer le nombre des plantes décrites dans chaque genre du *Species plantarum* de Linné avec celui des mêmes genres du *Prodromus* de De Candoile ; on verra, par exemple, dans les volumes publiés de 1839 à 1852, que le genre *Erica* est passé de 38 espèces à 429, le genre *Polygonum*, de 27 à 215 ; le genre *Senecio*, de 40 à 596 ; le genre *Solanum*, de 30 à 920, et ainsi des autres.

En présence de cette progression toujours croissante, qui menace, comme une marée montante, de submerger jusqu'aux botanistes, une foule de noms génériques ont dû être créés d'après des systèmes fort différents, et parmi lesquels il en est qui ont introduit dans les *Genera* des noms souvent bizarres qui méritent une partie des reproches qu'on leur adresse.

Adanson, auteur ingénieux, dont les travaux seraient mieux appréciés si l'originalité de ses opinions permettait de reconnaître toute la portée de son mérite, voulait que les noms génériques ne portassent avec eux aucune signification. C'est pourquoi il assemblait au hasard des syllabes dont l'association constituait des mots plus ou moins extraordinaires, la plupart tombés en oubli.

Bergeret, au contraire, désirait que le nom de chaque genre donnât en un seul mot les caractères qui le distinguent. Afin d'y parvenir, ce botaniste représentait chaque organe et ses principales modifications par l'une des vingt-six lettres de l'alphabet, puis il les réunissait dans un ordre déterminé pour en faire des mots d'autant plus durs que les consonnes devaient y dominer sur les voyelles, et d'autant plus longs pour certaines fleurs qu'elles étaient plus complètes. Les mots kalmouks, tartares ou chinois paraissent, auprès des noms de Bergeret, toscans ou romains. Ces tentatives

ont été fort tournées en ridicule, et cependant si la chose eût été réalisable, on aurait eu des sortes de formules qui auraient avantageusement accompagné les noms de genre adoptés par les botanistes. Il n'est rien resté des travaux de cet auteur.

Burmah, Rheede et Aublet, créateurs d'un grand nombre de genres, ont transporté dans leur nomenclature les noms indigènes, hindous et galibis sans aucune modification; ils étonnent par leur singularité, et l'oreille les repousse ainsi que la mémoire.

De nos jours, les noms de genre consacrent surtout le souvenir des hommes qui ont rendu quelques services aux sciences naturelles. On a grandement abusé de ces sortes de dédicaces, qui n'ont de signification que si elles s'adressent à des personnages connus. Les plantes sont alors poétisées, et il s'attache ainsi à chacune d'elles un souvenir plein d'intérêt. Comme un pareil honneur s'est étendu aux savants de tous les pays, et que le nom porte d'ordinaire la physionomie de la langue à laquelle il appartient, il en est résulté des mots difficiles à naturaliser en Italie ou en France, et pour l'adoption desquels il faut se rappeler que la botanique n'a point été faite pour tel ou tel peuple, mais pour tous les peuples de la terre civilisée.

Une plante, telle qu'elle soit, constitue une espèce qui se rattache à un genre et ce genre à une famille : la Rose à cent-feuilles appartient au genre *Rosa*, le genre *Rosa* à la famille des Rosacées; le Lis blanc au genre *Lilium*, type de la famille des Liliacées. Le nom de la famille peut rester dans le domaine de la science; quant aux noms génériques et spécifiques, il faut les retenir, surtout ces derniers qui ne sont d'ordinaire que des adjectifs qu'on peut facilement franciser. Pour ce qui est des noms de genre des plantes exotiques, auxquels nos ancêtres n'ont pu laisser de noms vulgaires, il faut les conserver tels que les botanistes les ont faits. Que gagnerait-on, en effet, à changer les désinences et à étouffer, par exemple, sous des *e* muets, des mots tels que *Dahlia*, *Camellia*, *Fuchsia* ou *Kalmia*, pour en faire des Dahlies, des Camellies, Fuchsies ou Kalmies? Le goût public du reste l'a senti. Que les opposants se résignent donc. Ce qui existe, s'il n'est pas le mieux, est du moins tout ce qui pouvait être, et la nomenclature moderne, bien qu'elle exige un léger effort de mémoire, ne pourra jamais nous faire regretter l'Herbe-aux-mites, la Salade-de-chanoine, la Barbe-de-capucin, la Langue-de-passereau, le Concombre-d'âne ou la Barbe-de-vieillard, noms donnés à un *Verbascum*, à la Valérianelle, à une variété de la Chicorée, à un *Polygonum*, à la Momordique et à un Narcisse, le plus élégant de tous.

Et maintenant, Messieurs, que dirons-nous du reproche qui nous est si souvent adressé, celui de ne voir qu'avec dédain et souvent même avec dégoût les fleurs doubles, ces étonnants produits de l'horticulture? Re-

proche qui, s'il était mérité, nous rendrait insensibles à la richesse des formes, à leur ampleur et à la pureté des couleurs, si curieusement et si bizarrement nuancées. Les fleurs simples doivent leur beauté à la seule nature, les fleurs doubles à l'industrie humaine, et nous applaudissons aux singuliers changements qui se sont opérés en elles. Nous étudions les unes et les autres avec un égal profit, et celles qui semblent le plus s'éloigner de l'ordre normal nous y ramènent. L'homme est créateur : non qu'il fasse de rien quelque chose ; mais qu'une chose existe, et il la perfectionne si bien qu'il la transforme : d'une seule fleur, il a fait plusieurs fleurs ; d'un seul arbre, une multitude d'arbres. La Rose est devenue les Roses ; l'Œillet, les Œillets ; l'Anémone, les Anémones ; la Renoncule, les Renoncules ; la Tulipe, les Tulipes ; si bien qu'avec une seule de ces espèces il a peuplé un parterre tout entier. Dans nos bois se trouvaient un Poirier, un Pommier, un Cerisier aux fruits acerbes ; comptez maintenant dans nos vergers, si vous le pouvez, les innombrables variétés de poires, de pommes et de cerises, si complètement modifiées que ce sont, quant à la forme et à la saveur des fruits, des productions absolument distinctes les unes des autres. C'est la variété dans l'unité. En présence de ces curieuses métamorphoses qu'ils expliquent, les botanistes jouissent bien plus que les gens du monde : l'esprit étant satisfait, la jouissance est doublée.

Que n'a-t-on pas dit aussi des herbiers, pour la formation desquels les plantes, mises dans des papiers d'égale grandeur, sont traitées à la manière des hôtes de Procruste ? Ce seraient pour nous des espèces de fétiches auxquels nous accorderions une admiration puérile qui laisserait de bien loin derrière elle celle qui devrait naître en nous à l'aspect de la nature vivante. Sans doute le plaisir de la possession de plantes sèches, bien préparées, a son prix ; mais combien en a plus celui que nous ressentons en les contemplant dans toute leur beauté attachées au sol ! Charmantes par elles-mêmes, elles le deviennent plus encore par l'association des individus de leur espèce et par le voisinage des plantes des autres familles qui les entourent ; le site même au milieu desquelles elles croissent rehausse leur beauté. Les herbiers, Messieurs, sont surtout pour nous des moyens d'étude. Le voyageur recueille, le botaniste sédentaire étudie. C'est avec les herbiers que se font les flores ; on ne saurait s'en passer. Ils plaisent surtout par les souvenirs qu'ils réveillent. Les spécimens qu'ils renferment sont des sortes de médailles dont nous aimons à lire les inscriptions, visibles pour nous seuls ; ils ont une date, une légende et souvent même une effigie. C'est œuvre d'imagination sans doute ; mais les plaisirs fictifs qu'elle procure, s'ils sont goûtés dans une sage mesure, ne dépassent-ils pas souvent les plaisirs réels ?

Combien ne sont-ils pas rares, si même ils existent, ces botanistes qui vont récolter les plantes, tête baissée, insensibles aux beautés des pays

qu'ils parcourent. Nos yeux regardent le sol ; mais ils s'en détachent souvent et sans effort pour admirer les grandes scènes de la nature : la montagne qui s'élève majestueuse au-dessus de la plaine, la plaine elle-même avec les eaux qui la sillonnent et les moissons qui l'enrichissent ; nous voyons l'ensemble et les détails tout à la fois ; pour nous tout s'anime, tout se colore, tout a son langage, et nous le comprenons.

La botanique n'est pas dans les mots, elle est dans les choses ; si elle décrit, et s'il faut l'emploi des termes pour décrire, ce n'est là que la moindre partie de sa tâche. Elle suit le développement du végétal depuis la germination jusqu'à la floraison et à la fructification ; elle veut savoir, pour les apprécier, quelles sont les lois qui président à l'accroissement et à la fécondation ; comment se forme la graine, comment mûrissent les fruits, ce qui entretient la vigueur de la plante et ce qui l'amoin-drit. Elle compare les plantes aux animaux, afin d'établir les différences qui les séparent et les rapports qui les unissent. Notre science a sa partie sérieuse qui demande le silence du cabinet et une intelligence recueillie, et cependant, même au milieu de ses travaux les plus difficiles et les plus dignes d'intérêt, le botaniste sait comprendre ce qui est grand, admirer ce qui est beau, et louer ce qui est bon.

Mais pourquoi continuer de plaider encore en faveur d'une cause depuis si longtemps gagnée ? Ceux mêmes qui parlent contre les botanistes leur doivent trop pour que les reproches qu'ils leur adressent soient sérieux ; ce sont là jeux d'esprit, désir de controverse, abus de paroles. La science que nous cultivons est aujourd'hui la plus avancée de toutes les branches de l'histoire naturelle ; elle a fait progresser tous les genres de culture, indiqué pour les arts des procédés nouveaux, introduit, au profit de l'économie domestique, de nouvelles plantes alimentaires. La médecine lui doit ses agents thérapeutiques les plus puissants, l'horticulture les plus belles fleurs qui ornent nos parterres. Fêlicitons-nous donc, Messieurs, d'aimer une science qui laisse douter si elle a plus de charmes que d'utilité. Conservons précieusement cet amour de la nature qui nous fait admirer, de plus près que les autres hommes, les œuvres du Créateur ; et, quand le moment de nous séparer vient de sonner, gardons le souvenir de la ville hospitalière qui nous a vus réunis, et rendons-lui grâce de ce qu'elle a permis à nos mains de se presser dans une douce et cordiale étreinte.

La clôture de la session extraordinaire de 1858 est prononcée.

Sur la proposition de M. de Schrenfeld, secrétaire de la Société, portant la parole au nom du Bureau permanent, la Société vote des remerciements unanimes à M. le Président et à MM. les Membres du Bureau de la session extraordinaire.

Des remerciements sont également adressés à M. le Préfet du Bas-Rhin et à l'administration municipale de Strasbourg.

Enfin, dit en terminant M. de Schœnefeld, nous remercions tout spécialement M. le professeur Féc, qui a présidé si dignement nos séances à Strasbourg, et nous devons un égal tribut de gratitude à M. le professeur Kirschleger, qui a dirigé avec le plus grand zèle les courses de la Société sur les bords du Rhin et dans les Vosges. Le dévouement avec lequel M. Kirschleger a consenti à nous guider dans nos recherches et la sollicitude bienveillante dont il a fait preuve dans les détails de l'organisation d'un laborieux voyage, ne nous ont rendu que plus pénible la regrettable nécessité où il s'est trouvé de revenir avant nous à Strasbourg, où le rappelaient d'impérieux devoirs.

Et la séance est levée à cinq heures et demie.

Conformément au paragraphe 2 de l'art. 41 du règlement, le procès-verbal ci-dessus a été soumis, le 13 août, au Conseil d'administration, qui en a approuvé la rédaction.